

THE rise, progress, and present state, &c. *Naissance, progrès, & état actuel des gouvernemens du Nord, savoir des Provinces-Unies, du Danemarck, de la Suede, de la Russie, & de la Pologne; par M. J. WILLIAMS, écuyer. 2 vol. in-4to. Londres, chez Becket.*

M. Williams a voyagé dans les pays dont il parle, & il paroît très-bien instruit. Les états du Nord sont ceux dont l'histoire est la moins connue, soit parce qu'ils sont sortis plus tard de la barbarie, soit parce qu'ils ont joué un rôle moins important dans les révolutions de l'Europe, soit enfin parce qu'on a moins voyagé dans ces contrées que dans les pays méridionaux. Il faut cependant excepter les Provinces-Unies qui, depuis le moment de leur formation en république, ont attiré les regards de tous les observateurs; aussi l'auteur nous a paru moins neuf sur cet article que sur les autres, & principalement dans la partie historique qui occupe son premier chapitre. Dans les suivans, sur la forme du gouvernement des Hollandois, sur leur religion & leurs mœurs, sur leur législation & leur commerce, il ne fait aussi que répéter le plus souvent ce qui a déjà été dit; mais voici des détails qui ne se trouvent pas par-tout, & qui seront agréables aux spéculateurs politiques.

» rante millions de florins, dont l'intérêt étoit
 » payé à trois pour cent. Mais comme la ré-
 » publique a été toujours en paix depuis ce
 » tems, cette dette se trouve aujourd'hui con-
 » sidérablement réduite, & l'intérêt de la plus
 » grande partie ne se paye maintenant qu'à
 » deux & demi pour cent. Cet intérêt se paye
 » avec une si grande exactitude, que personne
 » ne le demande jamais deux fois, & quand
 » la province rembourse quelque partie du
 » principal, les propriétaires ne reçoivent ce
 » remboursement qu'avec la plus grande répu-
 » gnance, persuadés qu'ils ne pourront placer
 » ailleurs leur argent avec la même sûreté. . . .
 » Toutes les dettes publiques de ce pays, celles
 » des états-généraux & celles des provinces,
 » montent à près de cinquante millions de li-
 » vres sterlings. Toutes les excises & les taxes
 » sur les terres & autres biens immeubles,
 » sont recueillies par les magistrats des lieux,
 » & remises par eux aux receveurs, parce que
 » le nombre & la valeur des biens sont des
 » choses constantes & connues; à l'égard des
 » impôts assis sur une consommation incertaine,
 » on les afferme à ceux qui en offrent le plus,
 » quelques uns pour trois mois, d'autres pour
 » six, d'autres pour un an. . . . Dans les occa-
 » sions pressantes, dans les tems de guerre ou
 » de danger public, les états levent des con-
 » tributions extraordinaires; quelquefois on
 » prend le centieme denier des biens de tous
 » les habitans; quelquefois on a recours à une
 » capitation générale, ou à d'autres genres de

» subsides, suivant l'exigence des cas... Les
 » taxes dans ce pays sont à présent si pesantes
 » & si générales, qu'il est presque impossible
 » d'augmenter le revenu public par ce moyen,
 » sans exciter un soulèvement; & si l'état des
 » affaires des Hollandois exige qu'ils levent un
 » revenu extraordinaire, il faut que ce soit par
 » des contributions extraordinaires des princi-
 » paux habitans. Certainement il n'y a pas dans
 » le monde connu de pays d'une égale étendue
 » qui renferme un si grand nombre de
 » particuliers riches, & où la majeure partie
 » des individus soit plus en situation de fournir
 » aux dépenses publiques par des contributions
 » de cette nature. Je crois que les Hollandois
 » ont à présent dans les fonds d'Angleterre,
 » près de trente millions de livres sterlings;
 » on estime que, depuis l'an 1769, ils n'en
 » ont que vingt-huit dans les fonds publics de
 » France; ils peuvent en avoir quinze chez
 » divers princes d'Allemagne, en Danemarck,
 » en Suede & en Russie; si nous ajoutons à
 » cette masse quarante millions de livres ster-
 » lings de leurs propres dettes (en calculant
 » au plus bas) nous trouverons que la pro-
 » priété personnelle des habitans de ce pays,
 » sans parler du capital qu'ils ont dans le com-
 » merce, de l'argent en circulation, &c. monte
 » à cent treize millions de livres sterlings; ri-
 » chesses immenses pour un état qui n'a jamais
 » eu plus de deux millions d'habitans. «

M. Williams, en parlant des autres pays du
 Nord, fust le même ordre qu'il a gardé en par-

lant de la Hollande. On devine aisément qu'il n'a pas vu le Danemarck d'un œil favorable, & en effet, un Anglois a bien des raisons de ne pas aimer ce pays. Né dans le sein de la liberté & fier des droits que la constitution de son pays lui assure, il se révolte au nom seul du despotisme, & l'idée du pouvoir absolu ne se présente à son esprit qu'avec des idées d'oppression & d'injustice; telle est du moins l'impression que M. Williams a rapportée de son voyage en Danemarck, qu'il représente comme un royaume pauvre, misérable & mal administré, où la justice est variable & arbitraire, où les loix sont à chaque instant violées en faveur de l'homme puissant, & où le peuple languit sous le poids énorme des taxes, sans agriculture, sans manufactures & sans commerce.

L'auteur n'a pas jugé plus favorablement de la Suede. L'étendue de ce royaume égale presque celle de la France; cependant, suivant le dénombrement présenté à la diète en 1770, la même année que M. Williams étoit en Suede, le nombre des habitans ne montoit pas à plus de deux millions trois cents cinquante mille. Il prétend que la justice est aussi mal administrée en Suede qu'en Danemarck, avec cette différence que dans ce dernier royaume, le mal vient de l'influence de la couronne, au lieu que dans le premier on ne peut en accuser que la corruption des juges. La police intérieure du royaume ne lui paroît pas mieux entendue; tandis qu'on s'obstine à introduire dans ce pays une infinité de manufactures ruineuses qui ne peuvent

vent soutenir nulle part la concurrence des manufactures étrangères, on donne tant de découragemens à l'agriculture, qu'il n'y a qu'une très petite partie des terres qui soit cultivée; & cela joint au prix exorbitant des denrées qu'on tire de l'étranger, fait que la classe inférieure du peuple a beaucoup de peine à se procurer sa subsistance. La pauvreté de ce royaume se fera encore mieux sentir par le tableau suivant de son commerce.

» Les habitans de la Suede, dit M. Williams;
 » ont très peu d'especes en circulation; de gran-
 » des pieces de cuivre reconnoissables à une cer-
 » taine empreinte, & quelques billets de banque,
 » sont la seule monnoie qui circule dans ce royau-
 » me. La balance des especes qu'ils reçoivent
 » d'Angleterre & de Hollande, est principale-
 » ment avantageuse à la France; & comme dans
 » les autres pays d'où ils tirent une grande par-
 » tie de leurs grains, & beaucoup d'autres den-
 » rées, la balance est aussi contre eux à un de-
 » gré considérable, il en résulte que dans ces
 » pays on refuse leur papier en payement, ce
 » qui les oblige de se procurer des lettres-de-
 » change sur l'Angleterre, la Hollande, Ham-
 » bourg, &c. c'est-là une des causes de leur
 » détresse. Un marchand Suédois, par exemple,
 » voyant le change d'environ cinquante dollars
 » de cuivre pour une liv. sterling, achetera une
 » quantité de bled ou d'autres marchandises
 » étrangères qu'il devra payer en lettres-de-
 » change, & vendra ces marchandises argent
 » de Suede, dans l'espérance d'y faire un gain

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» raisonnable. Mais qu'arrivera t-il ? Avant qu'il
 » ait pu se procurer des lettres-de change pour
 » faire son payement, le change aura haussé
 » tellement, soit par la concurrence des mar-
 » chands Suédois qui ont tous un égal besoin
 » du papier étranger, soit par l'industrie des ban-
 » quiers, que la liv. sterling vaudra soixante-
 » dix, quatre-vingt, & jusqu'à cent dollars de
 » cuivre, & que par conséquent le marchand
 » bien loin de gagner sur ses marchandises, com-
 » me il l'avoit espéré, essuyera une perte con-
 » sidérable, & se trouvera fort heureux si elle
 » ne l'oblige pas de faire banqueroute. C'est
 » très-souvent le cas en Suede, à peine se passe-t-
 » il une semaine sans qu'il arrive quelque va-
 » riation considérable dans le change, & les
 » marchands en sont si découragés qu'ils ont l'air
 » de craindre, je ne dis pas de faire des spé-
 » culations de commerce, mais même de se li-
 » vrer à un commerce quelconque..... Par cette
 » raison & par d'autres de la même nature, les
 » principaux marchands de ce pays cherchent
 » à user de monopole sur les différentes bran-
 » ches de commerce, & portent leurs marchan-
 » dises à des prix exorbitans; ainsi leur fer. leur
 » cuivre, leur laiton, sont des objets de mono-
 » pole pour quelques particuliers qui les ven-
 » dent si cher, que les marchands des autres
 » pays, sur-tout les Russes, peuvent porter les
 » mêmes objets dans les marchés étrangers &
 » les donner à meilleur compte que les Suédois
 » qui tirent les leurs de leur propre pays. Dans
 » le commerce qu'ils font avec le Portugal &

» l'Espagne, d'où ils tirent du sel, des fruits &
 » du vin, la balance ne leur est pas fort désa-
 » vantageuse, parce qu'ils donnent en échange
 » de ces articles, leur fer, leur poix & leur
 » cuivre; ils ont besoin d'une grande quantité
 » de sel, non seulement pour leur consom-
 » mation ordinaire, mais encore pour conserver
 » leurs harengs dont ils font un grand com-
 » merce dans toutes les parties de l'Europe. Il
 » sort annuellement du port seul de Gotten-
 » bourg, cent cinquante mille barils de harengs.
 » La plus mauvaise branche de leur commerce
 » est avec la France; d'où ils ne tirent que des
 » objets de luxe, & où ils n'envoient presque
 » aucune de leurs denrées, si l'on excepte une
 » petite quantité de fer & de laiton. On a cal-
 » culé que la Suede exportoit annuellement en-
 » viron trente & un mille tonneaux de fer dont
 » seize à dix-neuf mille pour la Grande-Breta-
 » gne, & deux cens seulement pour la Fran-
 » ce. La Suede tire de la France une grande
 » quantité de vin, des soyes, & une infinité
 » de petits objets de luxe. Elle ne tire d'An-
 » gleterre qu'une petite quantité d'étain, de
 » plomb, de charbon, de sucre, & divers ar-
 » ticles peu considérables des manufactures An-
 » gloises, que les capitaines des vaisseaux mar-
 » chands font entrer dans le royaume en con-
 » trebande. Elle tire de la Hollande, des épi-
 » ces, du café, du sucre; & des isles de l'A-
 » mérique, divers autres petits articles. Le com-
 » merce de la Suede dans les autres parties de
 » la Baltique, lui est aussi désavantageux.....

» En examinant la police de la Suede & la par-
 » tie de sa législation relative au commerce, &
 » en les comparant à la police & aux règle-
 » mens des autres nations commerçantes, on
 » verra bientôt que tant que le système actuel
 » d'administration subsistera dans ce pays, tous
 » les efforts seront inutiles pour y ranimer l'a-
 » griculture, les manufactures & le commerce «.

Il n'est pas besoin de faire observer au lec-
 teur que tout doit être bien changé en Suede
 depuis le voyage de M. Williams ; mais cela
 n'ôte rien de mérite de ses observations si elles
 sont exactes, & même elles n'en seront que
 plus intéressantes un jour, si la Suede parvient
 au degré de puissance & de prospérité que la
 sagesse de son roi semble lui promettre ; elles ap-
 prendront à la postérité de quel point Gus-
 tave III sera parti pour rendre son royaume
 heureux & florissant.

On pourroit croire que M. Williams a vu
 tout en noir dans son voyage, car si on s'en
 rapporte à son témoignage, l'état de la Russie
 est encore pire que celui des autres royaumes
 du Nord. Il n'y a pas de pays au monde où les
 tribunaux soient plus mal composés & l'ordre
 judiciaire plus méprisable que dans ce vaste em-
 pire ; il suffit, pour être juge en Russie, de sa-
 voir lire & signer son nom. Le clergé est aussi
 ignorant que les juges. On n'est pas plus instruit
 dans les autres professions. Toute l'habileté des mar-
 chands consiste à savoir tromper ; les arts &
 l'industrie sont encore dans l'enfance chez les
 Russes, & s'ils ont depuis quelque tems des ma-

manufactures, ce sont en général des établissemens imparfaits, parce que ceux qui s'y adonnent manquent de la moitié des connoissances nécessaires. A l'égard de la population de la Russie, on fait combien elle est peu proportionnée à l'immense étendue de cet empire. Par un dénombrement fait en 1768 que M. Williams rapporte, il s'est trouvé que le nombre des mâles sujets à la capitation, en y comprenant les vieillards & les enfans, ne montoit qu'à six millions sept cens quatorze mille huit cens quatre-vingt; en supposant le nombre des femmes égal on trouvera treize millions quatre cens vingt-neuf mille ames; qu'on ajoute trois cens cinquante mille soldats, & deux cens mille ecclésiastiques qui ne sont point sujets à la capitation non plus que les étrangers, les habitans des provinces nouvellement conquises, quelques hordes de Tartares & les peuples idolâtres de la Sibérie, & on verra que la population n'excede pas dix-huit millions d'ames sur une étendue de terre prodigieuse. Enfin l'Espagne qui passe pour le moins peuplé des royaumes d'Europe, l'est cinq fois plus que la Russie, toute proportion gardée; d'où il suit, remarque très-judicieusement M. Williams, que ce dernier empire ne fera jamais une grande figure par ses manufactures, tant qu'il n'aura pas un nombre d'habitans suffisant pour cultiver les terres & pour améliorer l'agriculture, dont les productions sont les premiers & les principaux objets du commerce.

On fera peut-être curieux de savoir ce que notre auteur pense de l'état militaire de la Russie.

» Les soldats Russes, dit-il, sont hardis &
 » courageux; ils ont un principe de supersti-
 » tion qui leur fait mépriser la vie, & si leurs
 » généraux avoient le jugement & la science
 » nécessaires pour bien conduire une armée,
 » ces troupes vaudroient les meilleures de
 » l'Europe. Mais ce sont des généraux qui man-
 » quent. Le mérite n'est pas à présent récom-
 » pensé en Russie, comme du tems de Pierre-
 » le-Grand qui donnoit à un homme, qu'on
 » avoit vu vendre des tartes & du fruit dans
 » les rues, le commandement général des ar-
 » mées Russes, comme la juste récompense de la
 » supériorité de ses talens. Les choses sont aujourd'hui
 » sur un autre pied. On voit maintenant
 » de jeunes courtisans qui ont le rang de lieu-
 » tenant-général ou de général, & dont le
 » défaut de talens & de capacité ne peut être
 » égalé que par leur impertinence & leur es-
 » prit turbulent. Il n'y a plus de Pierre-le-
 » Grand pour les tenir dans le devoir & pour
 » discerner l'homme de mérite de l'ignorant
 » présomptueux. L'impératrice regnante fait,
 » il est vrai, tout ce qu'on peut attendre dans
 » une pareille situation d'une femme douée des
 » plus grands talens. Mais hélas! elle craint
 » leurs cabales, elle est souvent obligée de
 » laisser un libre cours à leur licence, & de
 » fermer les yeux sur une infinité d'abus qu'un
 » homme de résolution auroit aussi-tôt répri-
 » més. Les gardes Russes sont devenus aussi
 » formidables & aussi turbulens que l'étoient
 » les Strelitz, lorsque Pierre-le-Grand monta

» sur le trône. Les officiers de ce corps qui
 » est à présent de dix mille hommes au moins,
 » sont Russes pour la plupart, & gens de con-
 » dition. Ils ont la plus grande influence sur
 » leurs soldats : ils peuvent en moins de deux
 » heures de tems les faire révolter, & avec
 » leur secours bouleverser tout le gouverne-
 » ment. Il faut ménager ces officiers ignorans
 » & orgueilleux qui ont la plus haute idée de
 » leur mérite ; ils demandent des distinctions
 » & des emplois dans l'armée qui sont au-des-
 » sus de leur capacité, & l'impératrice, pour
 » prévenir les suites funestes de leurs cabales
 » & de leurs intrigues, est forcée de leur ac-
 » corder ce qu'ils veulent ; delà vient qu'il y
 » a tant de mauvais officiers du premier rang
 » dans l'armée Russe, & que les gens de mé-
 » rite sont à présent méprisés & négligés dans
 » ce pays. Ces régimens des gardes sont les plus
 » mauvaises des troupes régulières de la Russie ;
 » ils ne se sont trouvés à aucune action que
 » je sache depuis le regne de Pierre-le-Grand ;
 » aussi ils se complaisent dans l'idée qu'ils n'ont
 » d'autre devoir que de garder Pétersbourg &
 » la personne de leur souverain, toujours prêts,
 » comme les anciens Strelitz, à boulever-
 » ser le gouvernement en faveur du premier
 » audacieux qui voudra se mettre à leur
 » tête. »

Après le jugement que M. Williams a porté
 du Danemarck, de la Suede & de la Russie,
 on ne doit pas s'attendre qu'il fasse l'éloge du
 gouvernement de Pologne. Il s'accorde en ef-

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fet avec tous les écrivains sur les vices de ce gouvernement monstrueux qui réunit l'anarchie à la servitude, la licence à la tyrannie, & où quelques hommes ne jouissent de la liberté que pour aggraver l'esclavage des autres : qu'on en juge par le passage suivant.

» Les fermiers en Pologne ne cultivent &
 » n'ensemencent pas leurs terres pour eux-
 » mêmes, mais pour leurs seigneurs à qui eux
 » & leurs familles appartiennent, qui les ven-
 » dent comme un vil bétail, & qui ne leur
 » permettent pas de jouir des premiers droits
 » de l'humanité. Le clergé si scrupuleux, si zélé
 » pour les moindres pratiques de la religion,
 » ne se fait pas le moindre scrupule de tenir
 » cette classe d'hommes dans un si misérable
 » état, & il ne laisse pas échapper la moindre
 » occasion de tirer avantage d'un droit si bar-
 » bare. Le nombre de ces fermiers fait la ri-
 » chesse de la noblesse; chaque fermier est
 » obligé de travailler quatre jours dans la se-
 » maine pour son seigneur, il ne lui reste qu'un
 » jour à employer pour lui & pour sa famille...
 » Le seigneur peut vendre son fermier à qui
 » il lui plaît; s'il le tue, la loi le condamne
 » à payer une amende d'environ une livre ster-
 » ling... S'il tue le fermier d'un autre seigneur,
 » il est obligé de donner à celui-ci un autre
 » esclave en place de celui dont il l'a privé...
 Nous n'irons pas plus loin, & nous nous
 contenterons d'observer que si M. Williams est
 aussi exact dans les faits qu'il avance qu'il pa-
 roît judicieux dans ses réflexions, le Nord

» n'a pas encore à se glorifier de grands pro-
 » grès vers la civilisation. Mais il faut toujours
 » un peu se défier de l'humeur & de la préven-
 » tion des voyageurs Anglois. »

(*Critical Review.*)

ESSAI sur l'éloquence de la chaire, seconde édition revue, corrigée, & considérablement augmentée, avec un discours de la cène prononcé devant le roi en 1777, & un panégyrique de St. Bernard, prononcé à Paris la même année. Dédicé à MONSIEUR, par M. l'abbé de BESPLAS, vicaire-général du diocèse de Besançon, prédicateur du roi, & aumônier de MONSIEUR. A Paris, chez les freres de Bure, quai des Augustins, près la rue Pavée, 1778.

Nous nous empressons de faire connoître cet ouvrage composé pour les hommes de l'art, & néanmoins où les gens-de-letres trouveront le sujet d'une lecture bien capable de les attacher. C'est un traité des plus riches sur l'éloquence sacrée, rempli d'idées neuves, plein de choses, & de grandes vues; le style en général a une majesté, une chaleur & une abondance à la vérité quelquefois repréhensible, mais qu'il est bien rare de rencontrer dans un auteur didactique continuellement occupé à exposer des regles, & à descendre dans des détails minutieux, mais sans lesquels on n'atteint